

je crois, essentielles : l'une est d'histoire, l'autre d'ethnographie.

Durant les longs siècles qu'elle posséda la Dalmatie, jamais Venise n'avait rien fait pour elle : les Vénitiens, gens pratiques, songeaient à leurs intérêts propres plus qu'au bien de leurs sujets. Sur cette côte adriatique, ils trouvaient des escales bien placées, des ports sûrs, des points de relâche pour leurs flottes ; dans cette rude et belliqueuse population, ils recrutaient des soldats admirables, ces Esclavons dont Venise conserve encore le souvenir. Jamais la République de Saint-Marc ne demanda autre chose à la Dalmatie. Pourvu que l'impôt rentrât exactement, elle ne souhaitait point davantage ; et si elle occupait le pays avec une sollicitude si jalouse, c'était surtout pour empêcher d'autres de s'y installer. Toute sa politique se limita à bâtir des forteresses pour garder son domaine, à entretenir les divisions parmi les populations pour les maintenir dans l'obéissance. Jamais elle ne fit rien pour la prospérité matérielle de la contrée, rien pour le développement de l'instruction, rien pour les institutions de bienfaisance, rien pour les routes, rien pour le commerce. Sur les montagnes, elle coupa les forêts pour fournir des pilotis à ses palais et des bois de construction à ses arsenaux ; sur les côtes, elle ruina le commerce de toute cité qui aurait pu lui faire concurrence. Peu de contrées étaient, au jugement d'un historien qui la connaît bien <sup>1</sup>, plus misérables, plus délaissées que la Dalmatie à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Dans cette immobilité séculaire, l'occupation française apporta soudain une animation presque fébrile.

1. Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*. Paris, 1893.